

Aude Seigne L'Amérique entre nous



ZOE

L'AMÉRIQUE
ENTRE NOUS

DE LA MÊME AUTEURE
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Chroniques de l'Occident nomade, 2011

Prix Nicolas Bouvier 2011

Zoé Poche, 2013

Les Neiges de Damas, 2015

Zoé Poche, 2022

Une toile large comme le monde, 2017

AUDE SEIGNE

L'AMÉRIQUE
ENTRE NOUS

ZOE

*L'auteure remercie le Centre national du livre pour son soutien
apporté durant l'écriture de ce livre.*

*Ce livre est un roman.
Les propos attribués à des célébrités sont fictifs.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Notter + Vigne
Illustration: © Patrick McPheron / Bridgeman Images
ISBN 978-2-88927-981-4
ISBN EPUB : 978-2-88927-982-1
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-983-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

I

NEW YORK, BOY — SKYSCRAPER, ELEPHANT — PERFECT DAY, LOU REED — YOU MAKE MY
DREAMS (COME TRUE), DARYL HALL & JOHN OATES

1

L'Amérique ressemble d'abord à une ligne. Une discontinuité de points jaunes dans l'obscurité. Je songe à ces petites tourelles lumineuses qui indiquent les ondes sonores sur les appareils électroniques et qu'on appelle sonagrammes. L'Amérique est un sonagramme qui approche, dressé sur une première langue de terre noire qui déchire l'horizon. Je me penche vers Emeric. Ses boucles blondes agitées par le vent tiède chatouillent mes paupières et ma tempe. Je crie pour que ma voix couvre le vrombissement des machines: « On arrive en Amérique. » Il me corrige en souriant: « Aux États-Unis. »

Des centaines de réveils ont sonné simultanément, vers 4 h du matin, dans la succession de petites cabines voguant sur les eaux sombres. Quand nous sommes sortis sur le pont, l'air s'était modifié. Il n'était plus piquant et rageur comme pendant la traversée, mais tiède et sucré, chargé d'un bruissement presque tropical. J'ai eu tellement de peine à me lever que je me suis demandé si quelque chose

n'allait pas. J'ai touché mon ventre, bombé et douloureux depuis quelques mois. Mais ça n'était pas pire qu'un autre jour.

Depuis le pont 12, à 50 mètres au-dessus de l'océan, nous regardons défiler le sonagramme – Long Island – que nous remontons à vitesse de tortue. Quarante minutes s'écoulent pour atteindre le pont Verrazano-Narrows, petite guirlande dorée qui marque l'entrée de la baie, puis trois heures encore pour s'amarrer au quai de Brooklyn. Dans la même durée, un avion aurait traversé la moitié de l'Atlantique, et le pont, le paquebot luminescent, la ville naissante, ne seraient qu'un feu d'artifice éphémère pour les yeux volatils.

À côté de nous, un quinquagénaire croit reconnaître la statue de la Liberté, s'exclame « *There she is* » en pointant du doigt. Il comprend sa méprise à mesure que le paysage grandit, désigne une autre trace lumineuse dans l'aube – « *Oh no, there she is* » – répète l'erreur et le geste, une vingtaine de fois. Je m'amuse de sa confusion, ignorant que moi aussi je chercherai bientôt un sens dans cet amas de pixels, perdue entre la verticalité et l'horizontalité complémentaires. Accoude au bastingage, Emeric est quasiment immobile, sa silhouette de géant sourit d'un air serein. Il est beau. Je le lui dis et le photographie. Nous sommes euphoriques et fatigués.

Le ciel crépite, devient bordeaux puis mauve, dépêche des palettes de couleurs que je croyais impossibles sans Photoshop. Une craquelure fait surface. La baie de New York se déploie devant nous, l'arceau du pont en délimite l'accès comme un portique sacré. Hier, un officier en second a annoncé que la manœuvre serait délicate, puisqu'il n'y a que trois mètres entre le sommet des cheminées du paquebot et le tablier du pont. Je ne peux m'empêcher de serrer les dents, d'imaginer le fracas de carbone et d'acier, le bruit de la catastrophe.

Mais Hollywood est à l'autre bout de cette nouvelle terre et rien ne se produit. Le bateau glisse doucement sous le pont, un passage, une invitation. À cet instant, un camion klaxonne à tout va. Le mastodonte lumineux voguant à quelques mètres sous ses roues doit lui sembler étrange et magnifique. Son salut sonne comme un *Welcome in America*.

L'énormité du navire ne nous apparaît qu'au moment de le quitter. Les clients des suites ont la priorité, ainsi que ceux qui ont payé un supplément pour débarquer au plus vite. Il faut compter une journée de manœuvres pour évier notre petite ville flottante, déposer à terre ses 2 700 passagers, membres d'équipage, voitures, colis, instruments de musique et marchandises réfrigérées dans leurs contenants spécifiques. Pendant toutes ces heures, nous patientons dans notre chambre, sortons nus sur le balcon ouvert sur Manhattan. On pourrait peut-être nous voir, aux jumelles, depuis les gratte-ciels sud, mais comme on nous verrait de l'autre côté de l'univers, avec un décalage temporel qui annulerait l'impudeur. Une vedette aux initiales de la NYPD file devant la statue de la Liberté que nous avons finalement dépassée. L'île et le pays qu'elle amorce paraissent si proches que nous pourrions les toucher. Au premier plan, les canots de sauvetage en suspension devant les gratte-ciels semblent désormais de trop.

Nous profitons de l'attente pour utiliser le wifi gratuit du bureau d'immigration, qui rayonne jusque dans notre chambre après une semaine de déconnexion. Je cherche l'adresse de notre logement dans l'est de Brooklyn, le réseau me propose un trajet d'une heure à pied que nous décidons de suivre. Pendant que mes pouces s'activent, je laisse les notifications s'empiler en haut de l'écran. Parmi les noms familiers, je lis celui de Henry. Je survole son message pour y revenir plus tard, pour ne pas être trop imprégnée de la joie qu'il me procure.

Nous débarquons dans un hall sans fenêtre, où des caméras noires pendues à des tiges nous observent. Je m'attends à un interrogatoire serré, mais tout va vite, donner ses empreintes, bredouiller plus qu'on acquiesce, le bruit mat du tampon dans le passeport. La sortie du hangar est un tunnel qui débouche sur une lumière aveuglante, Emeric et moi le franchissons presque en courant, extatiques. Puis nous sommes dehors. Le soleil blanc de New York en juillet inonde le bitume. Nous contournons les taxis entassés sur le quai, nous éloignons à pied dans la chaleur vrombissante. L'aura de luxe suranné du paquebot se dissout rapidement derrière nous.

Nous marchons en direction de l'est, soulagés de suivre des lignes, un quadrillage qui contredit l'immensité marine. Mais le sac pèse, des mauvaises herbes poussent entre les dalles blanchies des docks.

La zone industrielle que nous traversons est vide, sale, les regards que nous y croisons titubent. Il ne faut pas marcher beaucoup pour comprendre que nous sommes entrés dans New York par la banlieue, que nous sommes très loin de Downtown Manhattan, des brassées de dollars numériques de Wall Street, du clinquant de Broadway. Il me vient que je ne connais aucune ville qui exporte autant d'images d'elle-même, alors que nous sommes ici depuis trente minutes et que l'image me semble déjà incomplète. Nous nous faisons dépasser par les taxis qui emportent les voyageurs du paquebot, d'un confort à l'autre.

Nous perdons et retrouvons notre chemin à plusieurs reprises, sortons discrètement nos téléphones pour consulter la carte. Les rues ont beau être parallèles, elles débouchent sur des terrains vagues, là où devraient se tenir des parcs, des infrastructures sportives. Ou alors notre progression est barrée par une soudaine autoroute, qu'une petite passerelle de métal rouillé surmonte. Au bout de 45 minutes, il commence à pleuvoir, nous sommes rincés d'une averse d'été épaisse, gluante. Puis le soleil au zénith dissipe tout malentendu, brûle à nouveau les trottoirs en assassin.

Le propriétaire de l'appartement nous a fourni le code de la première porte, qu'il a recommandé de bien fermer derrière soi en s'assurant de ne pas avoir

été suivis. Nous nous exécutons, restons bloqués derrière la seconde porte, à laquelle personne ne répond. Nous patientons la journée avec des allers-retours au café, à l'épicerie, au parc, où un groupe d'hommes assis sur des marches nous hèle: « *Hey, white people, what are you doing here?* » En guise de réponse, nous leur sourions. Ils ont raison, nous n'avons pas la moindre idée de ce que nous faisons ici.

Lorsque le propriétaire arrive, il parle de la sécurité, surtout le soir. La station de métro n'est qu'à une centaine de mètres, et ce que je comprends, c'est qu'il faudra atteindre cette station comme un refuge. Nous mesurons le poids de l'expression « sortir de sa zone de confort », la vedette de la police new-yorkaise semble ne jamais avoir existé maintenant que nous consultons le site gouvernemental qui répertorie les crimes récents. Dans notre rue, deux meurtres cette semaine. Le quartier est classé en orange foncé, la dernière couleur avant le rouge qui recense les plus hauts taux de criminalité.

Il reste encore plusieurs heures de lumière, mais, allongés sur ce lit qui était l'objectif de la journée, nous nous décourageons. Je répète que c'est normal, qu'on se demande toujours un peu ce qu'on fait là, les premiers jours, les premières heures d'un voyage. Nous évoquons Séoul, où nous avons erré dans l'aube printanière à la recherche de caractères latins, n'avions trouvé qu'un night-club encore ouvert qui

nous avait servi des chips. Pour éviter de parler du présent, nous enchaînons sur Ljubljana, la petite chambre blanche près du canal paisible où nous faisons souvent l'amour. Entre nous, le sexe est presque un rituel d'emménagement. Nos corps épuisés par un vol ou un train de nuit se déposent sur le lit avec l'intention de faire une sieste, mais le sommeil lourd dans les draps frais nous rapproche. En voyage, nos corps sont plus présents, leurs désirs plus impérieux, comme si nous nous observions mieux hors de notre milieu naturel.

Mais cette fois aucun de nous ne touche l'autre. En évoquant Ljubljana, Emeric dit qu'on ne compare pas une capitale de 200 000 habitants avec New York, et le débat s'envenime, est-ce que c'est 200 000 ou 300 000, et qu'est-ce que ça change, si on ne se sent pas en sécurité ici? Emeric s'installe dans un coin de la chambre avec son ordinateur pour retoucher des photos, je reste muette sur le lit à regarder le plafond. Le ciel orageux est un bâillon qui nous étouffe, à moins que ce ne soit la déception. Je sais qu'il faut aimer New York, tout le monde me l'a dit. Ou alors la détester pour de bonnes raisons. Le sol tangué encore sous mes pas. J'ai le mal de terre. Emeric fait une brève recherche. Combien ça coûte, un vol New York – Ljubljana? Je dis qu'il ne faut rien décider quand on est fatigué.

Six mois plus tôt, dans le bureau de ma cheffe. Elle porte un blazer fluo trop grand pour elle, cadeau d'une soirée de réseautage la semaine passée. Elle m'invite à m'asseoir, m'adresse un bref sourire qui compense ses gestes secs. Pendant qu'elle s'éloigne pour refermer la porte dans mon dos, j'observe les dernières couvertures du magazine affichées contre le mur. *STAR* janvier, *STAR* février, qui s'apprête à sortir en kiosque. Je regarde la place qu'il reste sur le crépi. J'espère ne pas être ici pour voir les éditions de juillet à octobre s'y déployer. J'espère que Daisy me convoque pour me donner une réponse au sujet de mon congé sabbatique, ces trois mois que je lui ai demandés pour réaliser mon rêve de road-trip américain.

Daisy claque la porte et se rassied en faisant le vide devant elle. Elle dit tout de suite « *yes, you can go on your trip* ». Son français est si parfait que son anglais me surprend toujours, me rappelle aussi sa détermination. Arrivée en Suisse comme riche expatriée

américaine, elle aurait pu se la couler douce, au lieu de ça elle a réuni des contacts, créé ce magazine de cinéma unique en Suisse. Mon regard dérive sur sa veste, sur les turbulences de couleurs qui tanguent sur ses épaules. Daisy croise les mains pour en venir au fait. « Mais je ne peux pas te laisser partir comme ça. J'aimerais profiter de ton voyage. L'année prochaine, c'est les 10 ans de *STAR*. J'ai des donateurs qui entendent marquer le coup. On fera un numéro hors-série, un gros volume, papier glacé. Je t'offre une carte blanche. Une rubrique. On décidera à ton retour mais j'aimerais que tu reviennes avec des idées. Tu écris ce que tu veux, tant que ça touche de près ou de loin au rêve américain. »

Daisy propose déjà un titre pour la rubrique : « le pays des rêves ». Je lui dis qu'en français l'expression désigne plutôt le sommeil, tente de formuler mes doutes sur le sens de cette rubrique sans paraître ingrate. Souhaite-t-elle que j'aborde le règne du *fake*, les coulisses d'Hollywood, la face cachée de l'Amérique ? On pourrait parler du rapport entre la fiction et la réalité en général mais n'est-ce pas complètement casse-gueule, vu et rebattu ? La veste est carrément tombée sur l'épaule de Daisy, elle la rajuste à deux mains, en dégage ses cheveux et coupe court à mes questions. « Je ne te demande pas une thèse. Fais ton voyage. On en reparle. »

Pendant les jours qui suivent, Daisy me transmet des idées, et quelques contacts de célébrités qu'elle souhaite que j'interviewe au passage, tout en me répétant que je suis libre. Je suis absorbée par la préparation de mon voyage, par ce rêve que je tente de garder intact dans ma tête, mais une gêne croissante s'installe. J'imaginai la liberté absolue, l'ivresse du vide, je ne peux désormais m'empêcher de penser à cette rubrique, nous ne sommes pas encore partis et déjà mon fantasme perd de sa plénitude. Mais j'y vois aussi un fil rouge qui me séduit. Emeric passera de toute façon du temps à travailler, l'Amérique étant une aubaine pour un reporter animalier.

Pour marquer le début du voyage, nous décidons de partir lentement, sur un bateau qui traverse l'Atlantique en une semaine. Le lendemain de notre réservation, j'apprends que je suis enceinte. Et plus que jamais la route, la route comme trajectoire linéaire nous propulsant dans l'espace, la route nous réunissant après cette grossesse accidentelle, la route autant que nous pourrons en avaler, la route devient une obsession. Un nouveau fantasme. Une promesse de réparation.

Nous sommes debout sur le pont de Brooklyn, à cheval sur une multitude d'univers. À la lumière du jour, tout semble plus facile. Derrière nous, une bonne nuit de sommeil, et devant, les milliers de vitres radieuses de Manhattan qui scintillent comme une mosaïque au soleil. Le ciel est d'un bleu de carte postale, à croire qu'il n'a jamais été gris. Emeric et moi nous serrons, heureux et maladroits car nous en avons perdu l'habitude. Depuis six mois, je n'ai plus senti mon cœur aussi léger, aussi certain d'aller vers une amélioration. Nous interrompons notre séance de selfies pour laisser passer des touristes, crions pour couvrir le bruit des voitures qui vrombissent sur la partie automobile du pont, mais cela même est un plaisir : appartenir pour un jour à ce panorama new-yorkais, les taxis, les plaques d'immatriculation, les travaux routiers, le bourdonnement constant des hélicoptères, des sirènes d'ambulances et de police. Nous n'avons plus aucun doute sur le fait d'être arrivés.

Nous consacrons cette première journée à une approche géométrique. Nous sillonnons l'île par quartier, reconnaissons les ambiances de Little Italy ou de Soho pour les avoir vues dans des films, déjeunons d'un buffet vegan à Greenwich. Emeric est face aux défis photographiques posés par la grandeur, les bâtiments ne tiennent pas dans le cadre, il ne peut les saisir de la tête aux pieds. Il y a du bruit partout, des gens partout, de l'intrigant, de l'insolite, de l'unique à tous les coins de rue, la ville semble ne jamais se mettre sur pause. Nous retombons à plusieurs reprises sur Broadway, où je reconnais, entre les magasins de déguisements et la foule qui fume devant les théâtres, une voix familière. À peine le temps d'en chercher la source que j'esquive une femme en blouson noir, cheveux courts, larges lunettes de soleil opaques. La voix est celle de Scarlett Johansson qui m'effleure en poursuivant son chemin, habituée à la stupeur d'une touriste comme moi.

Lorsque nous nous écroulons sur une terrasse au pied du Flat Iron Building, nous constatons à quel point elles sont rares, ces terrasses, îlots incontournables des villes latines. Partout, les traces de l'Europe nous préoccupent encore, la façon dont elle est perçue ou à quel point les règles ici diffèrent. Le smartphone d'Emeric est formel : nous avons bien marché 20 kilomètres dans cette ville qui compte autant d'habitants que la Suisse. La densité de la population est l'une des plus élevées au monde et pourtant je

ne me sens pas étouffée. La ville respire, parcourue d'immenses courants qui se faufilent entre les gratte-ciels. Emeric change les paramètres de son téléphone – 20 km font 12 miles –, il nous faudra nous habituer à ces unités. En face du magasin de Lego, un groupe investit l'angle du Madison Square Park pour proposer une démonstration d'acroyoga. J'ai l'impression d'être une puce au centre d'un circuit électronique. Je n'ai qu'à lever la tête pour me croire au centre du monde.

Malgré la chaleur, le serveur porte un bonnet de laine, explique à un client dans un anglais excessivement mâchouillé qu'il a vécu à San Francisco, qu'il vient d'emménager à New York, étoffe sa comparaison à l'aide d'adjectifs bien trop cools pour que je les comprenne. Je commande un expresso, déjà lassée des grands americanos aqueux, puis retourne à mes recherches. Je parcours les trois onglets consacrés à Adam sur mon ordinateur. En termes de fiction et de réalité, il m'a toujours semblé vertigineux que le corps d'un acteur incarne les deux à la fois, fantasme sur l'écran, enveloppe charnelle d'une personne réelle. Je soulève ma minuscule tasse de café vide, regrette de ne plus rien avoir à boire. Le corps d'Adam m'intéresse parce qu'il change constamment de fonction. Il s'était engagé dans les marines après le 11 septembre, s'est blessé au sternum juste avant d'être mobilisé pour l'Irak, s'est reconverti dans le théâtre. Je me souviens du coup de foudre ambigu que son personnage de *Girls* avait provoqué chez moi. Ce corps

monstrueux, sa beauté puissante et compliquée, pas assez lisse pour un rôle d'amoureux traditionnel.

L'entrée est signalée par une marquise, la porte renforcée d'une plinthe dorée. Adam m'ouvre en personne et me serre la main, je le suis au fond du couloir étroit, sa grande silhouette se courbe dans les embrasures. Le salon au petit mobilier ancien contraste avec une cuisine moderne, comme si deux tailles d'individus étaient invitées à cohabiter dans le même espace. Il se glisse entre le comptoir et l'îlot central de la cuisine, me propose un verre d'eau, me dit de m'installer dans le jardin. Je le regarde à travers la baie vitrée avec l'impression que je devrais trouver ce moment incroyable, être chez Adam à Brooklyn, assise au bord de sa piscine, et pourtant tout me paraît relativement normal. J'ouvre mon carnet et lance l'enregistrement sur mon téléphone, avec la même proportion de fascination et d'agacement anticipé qu'en face de toutes les célébrités.

Puisque c'est une blessure physique qui a mené Adam vers la carrière d'acteur, je lui demande comment il perçoit son corps quand il joue. Il me répond qu'il ne regarde jamais les films dans lesquels il tourne, qu'il passe par une phase de deuil en quittant le plateau de tournage, qui consiste à voir les autres manières dont il aurait pu jouer une scène et qui n'existeront jamais. Il porte un jeans et un t-shirt noir, il est penché en arrière, les mains jointes autour

de sa cheville pliée sur le genou, il n'esquive pas mes questions, il fait le bon élève, cherche des éléments nouveaux tout en s'excusant de dire des banalités. Il est intelligent, inquiet, animal, d'une beauté asymétrique, sans torse fin ni mâchoire glabre. Je lui dis qu'il est difficile, pour le commun des mortels, d'imaginer que des acteurs aussi adulés manquent de confiance en eux. Il répond que le plateau est un endroit où il se sent vulnérable, qu'il est parfois si fatigué qu'il ne peut rien faire de plus que jouer, qu'il apprend son texte sur le bout des doigts parce que c'est la seule chose qu'il maîtrise. J'observe ce corps immense replié dans le fauteuil en rotin devant moi, j'observe ses mains qu'il essuie sur son jeans, ses mains qui bougent sans arrêt, comme un corps en miniature, et tout à coup je crois à sa fragilité.

Quand il me raccompagne à la porte, j'observe de plus près les grains de beauté dans son cou, comme un supplément d'énigme sur son corps. Je repense à l'expression « nouvelle masculinité », qui revient souvent à son sujet, je lui demande ce qu'il en pense et il éclate de rire. Alors que je ne sais si je dois m'attendre à une réponse plus complète, il me tend la main, dit qu'il n'aime pas les hugs, qu'en ça il n'est pas du tout de sa génération. Il ajoute qu'il aime les scènes où il n'a rien à dire, juste à écouter.

6

Six mois plus tôt, après le test de grossesse positif. Je suis seule à la maison, derrière mon ordinateur, reste plusieurs minutes à regarder dans le vide en me demandant ce qu'il convient de faire. Comme une automate, je m'approche de l'écran, saisis les mots *je viens d'apprendre que je suis enceinte*. Le moteur de recherche me félicite, m'adresse des milliers de témoignages de femmes qui confient leurs difficultés de conception, les prénoms qu'elles donnent déjà à leur fœtus. Apparemment, c'est une bonne nouvelle.

J'ai une dizaine d'heures devant moi avant qu'Emeric ne rentre, retourne sur le site de la croisière transatlantique que nous avons réservée. Les femmes enceintes et les enfants de moins de deux ans sont interdits à bord. Je clique sur ma boîte mail qui contient ma confirmation de congé sabbatique et des pistes pour ma rubrique, je clique sur mon agenda, je clique frénétiquement jusqu'à avancer de plusieurs années dans le futur et lâche la souris d'un coup. J'ai pris ma décision mais ne sais comment en